LE RESSENTIMENT, LE MAL DE L'INTÉGRATION SOCIOPOLITIQUE AFRICAINE

Dr DAGNOGO Baba
Département de philosophie/Université de Bouaké

Résumé
Ce texte traite de l'intégration et du ressentiment qui en serait un facteur inhibiteur. En tant que processus mobilisant de grands ensembles continentaux, l'intégration de l'Afrique se situe au cœur de la problématique du ressentiment. Défini comme la force réactionnaire qui stigmatise et rejette l'autre, le ressentiment devient la source psychologique des crises, fragilisant ainsi les tissus sociaux nationaux non sans mettre en péril les volontés d'intégration. Aussi, pour aller à une intégration effective, facteur de développement, le texte propose-t-il de travailler préalablement à guérir du ressentiment.

Mots clefs: Différence, Haine, Intégration, Mondialisation, Nation, Ressentiment.

Abstract
This text deals with integration to which resentment may be a hindrance. As a process that mobilizes large continental sets, integration in Africa faces the problematic issue of resentment. Defined as the reactionary force that stigmatizes and rejects others, resentment is becoming the psychological source of several crises; and as such, weakens national and social tissues and eventually hinders the wish for integration. Therefore, to fully achieve integration, which is a factor of development, this essay suggests campaigning, first of all for healing from resentment.
Keywords: Difference, Hatred, Integration, Globalization, Nation, Resentment.

INTRODUCTION

Les États africains, à l'heure de la mondialisation des échanges commerciaux, économiques, politiques et surtout sécuritaires, peuvent-ils refuser d'aller à l'intégration ? La question se pose, car, face au rouleau compresseur de la globalisation, il semble qu'il ne soit possible d'y faire face que lorsque l'on se met ensemble. Depuis les indépendances et particulièrement les trois dernières décennies du siècle passé, les différentes sous-régions africaines ont enregistré d'importantes avancées sur le chemin de l'intégration sociale, politique et économique. Le Conseil de l'Entente, la CEDEAO[1], l'UEMOA[2], la BAD[3], etc. sont autant d'organisations sous-régionales qui expriment la volonté de construction des zones d'intégration. Cependant, en dépit de ces excellents efforts de construction sous-régionale exprimés ça et là, l'Afrique, à travers ces sous-régions, se trouve paradoxalement encore sur le chemin de croix de l'intégration et avec une croix sur le dos. Ses structures d'intégration ont du mal à devenir de véritables instruments d'intégration. Car, non seulement les principes de fonctionnement de ces structures d'intégration sont quotidiennement mis à mal, mais aussi les conflits sociaux et ethniques interétatiques comme intra-étatiques provoquent de profondes et douloureuses fractures sociales qui compromettent tout effort de construction nationale et sous-régionale.

Alors, pour que nos organismes d'intégration sous régionaux deviennent de véritables infrastructures de développement, il faut, semble-t-il, au préalable tisser solidement des espaces sociaux nationaux à partir desquels l'intégration pourra prendre un efficace élan. Mais, comment tisser ce substrat national infecté déjà par des germes conflictuels dont souffrent nos États ? À l'intérieur du fruit vit un vers qui, de l'inférieur, semble le détruire. Et ce vers aurait pour nom : l'esprit de ressentiment (I). Cet esprit est la principale cellule cancérigène qui gangrène toutes nos Nations et, par

[1] CEDEAO (Communauté Economique Des Etats de l'Afrique de l'Ouest).
[2] UEMOA (Union Economique et Monétaire Ouest Africaine).
[3] BAD (Banque Africaine de Développement).

ricochet, annule toutes les bonnes volontés d'intégration. Ne pas extirper ce vers du fruit, c'est le condamner à la putréfaction. Mais l'extraire du fruit sans une habilité chirurgicale, c'est également provoquer la dégradation du fruit. De ces deux maux, nous allons choisir le moins douloureux : c'est de l'extirper du fruit, c'est- à- dire nous guérir du ressentiment (II).

Ainsi, pour que cette opération d'extirpation réussisse, c'est-à-dire pour que l'on puisse guérir les populations africaines du ressentiment pour qu'en suite, dans leurs diversité, elles puissent se nouer les unes aux autres pour tisser le tissu social devant servir de socle à l'intégration des États Africains, il est impératif pour nous de suivre le diagnostic nietzschéen de l'esprit malade du ressentiment.

I – Le ressentiment ou la théorie du bouc émissaire

L'intégration sociopolitique africaine, en dépit des efforts consentis, est toujours mise à mal. Elle est remise à demain par une diversité de causes. Et le nom de l'une de ces causes est le ressentiment. Il est la plaie qui gangrène toutes nos sociétés en rongeant le tissu social que les populations, dans leur diversité, se nouent les unes aux autres pour construire ce support naturel de base devant servir à la construction d'une véritable zone d'intégration. Alors, si l'Afrique veut aller sans faux fuyant ni fausse semblance à l'intégration de ses États, il faudra qu'elle fasse le diagnostique de cette plaie qui, à la fois peut être individuelle ou collective vécue, afin de comprendre comment ce sentiment provoque de manière sous-jacente, la désintégration de ses sociétés.

A - Qu'est-ce que le ressentiment?

Pourquoi le ressentiment doit être pensé comme la source psychologique des conflits qui décorent tristement l'Afrique? L'on ne saurait répondre à ce questionnement sans au préalable savoir ce qu'est l'esprit du ressentiment. En effet, l'esprit du ressentiment est un esprit spécifique à l'homme faible, l'homme qui, par incompétence, est incapable d'agir par lui-même. L'homme qui ne

prend jamais des initiatives. Et s'il arrive qu'il agisse, cet agir est toujours fonction de quelque chose ou de quelqu'un. Ce qui fait de cet agir un agir réactionnaire toujours dressé contre quelqu'un d'autre, un agir néfaste et vindicatif. Toute personne caractérisée par cet esprit en veut toujours aux autres. Elle est à tout moment, non seulement prête à accuser les autres de ce qui l'accable, mais aussi prête à se venger de ceux qu'elle accuse. Les émotions et les sentiments qui incubent cet esprit sont « *la rancune et le désir de se venger, la haine, la méchanceté, la jalousie, l'envie, la malice* ».[4] C'est pourquoi, Max Scheler définit le ressentiment comme « *l'expérience et la rumination d'une certaine réaction affective dirigée contre un autre* ».[5] Cette rumination est une exaspération obscure et grondante qui engendre à petite dose la haine, la jalousie, l'envie, la malice et surtout l'envie de se venger des autres. C'est de ces sentiments que se nourrit l'esprit du ressentiment.

Comme on peut le constater, cet esprit pose le crucial et conflictuel problème des relations que l'on entretient avec les autres. Ce problème, de par sa nature, pose deux types de questionnement. D'abord, il pose l'énigmatique problème de la reconnaissance de l'autre comme un différent. Ensuite, il convoque devant l'insoluble problème de l'acceptation dans la différence de cet autre en tant qu'altérité.

L'homme du ressentiment, certes reconnaît l'autre, mais il le reconnaît non pas comme un autre moi, acteur et responsable de son propre devenir existentiel, mais comme un bouc émissaire où émane la cause des maux dont il souffre. L'autre est reconnu et accepté comme le responsable de la décevante vie dont il se plaint. La reconnaissance de l'autre répond ici à une seule préoccupation, c'est de l'utiliser comme la preuve instrumentale de déculpabilisation de soi, de justification et d'excuse de ce qui lui

---

[4] Scheler, Max, *L'homme du ressentiment* (Vom Ressentiment im Aufbau der Moralen), Paris, Gallimard, 1970, p.16.
[5] Idem, p.11.

arrive et de ce qu'il est. Mais comment l'homme du ressentiment, avec une volonté mesquine et vindicative, ne reconnaît l'autre que pour le rejeter ? La compréhension de cette attitude paradoxale de ce type d'homme passe par la connaissance des sentiments et émotions dont émane l'esprit du ressentiment.

Comme nous le disions, l'esprit du ressentiment se nourrit d'un certain nombre de sentiments et d'émotions qui sont l'envie, la jalousie, la rancune, la haine et le désir de vengeance. Généralement, il naît avec l'envie. Qu'est-ce que donc l'envie ? L'envie est un sentiment de convoitise de quelqu'un ou de quelque chose. Elle est non seulement l'expression sentimentale d'un vide douloureusement éprouvé, mais aussi une volonté de combler ce vide. Cependant, ce qui fait de l'envie l'une des causes du ressentiment, c'est que l'envie ne naît pas spontanément. Elle émane d'autres personnes ou de quelques choses d'autres qui ne nous appartiennent pas, mais leur constatation provoque une volonté de possession, c'est la volonté de combler le vide qui ronge de l'intérieur. Cette volonté est exprimée par l'effort fourni pour satisfaire l'envie. Mais, si cet effort est faible, s'il s'avère insuffisant pour la satisfaction de l'envie, automatiquement cette envie dont la satisfaction devrait rendre heureux, devient une source de souffrance et de lamentation. L'on se plaint non pas de soi mais de l'autre, de celui qui est ou qui détient la chose dont émane l'envie. On l'accuse de nous priver de la chose ou de la personne dont on aimerait avoir pour nous et pour nous seul. Et pourtant, il aurait suffit que l'on reconnaisse les limites de ses efforts pour ne pas accuser l'autre d'être la cause de la douloureuse privation dont on souffre. Ainsi, avec ce regard que l'on a de l'autre, on ne le voit plus comme il est, mais comme l'on veut qu'il soit, à savoir la cause de tous les maux qui nous affligent. Le refus de la reconnaissance des limites de notre propre compétence nous conduit donc à la culpabilisation et ricochet à la condamnation de l'autre.

Reconnaître les limites de ses compétences n'est pas une faiblesse. Au contraire c'est un acte de grandeur et de noblesse.

Car, reconnaître ses propres faiblesses est une sorte d'invite que l'on adresse à soi-même afin de faire éloigner de soi et par soi les limites de ses incompétences. C'est une invitation qui demande la générosité dans l'effort d'investissement.

Répondre à cette invite, c'est s'affranchir de la douloureuse sensation de privation, c'est aussi se libérer de tous les sentiments qui entretiennent la logique de la victimisation et de l'accusation pour emprunter le difficile chemin du devenir meilleur. Prendre le chemin de l'excellence, du devenir meilleur, c'est s'assumer, endosser la responsabilité de tout ce qui émane comme bien ou mal de nos actes et de nos pensées. Car, nous dit Yves Emmanuel Dogbe, *« en vertu de la loi du destin que l'on appelle aussi la loi de la conséquence, toute pensée, tout acte, toute parole conçus ou nourris et accomplis, individuellement ou collectivement, entraînent et entraînent nécessairement une conséquence, en bien ou en mal, selon la pensée, l'acte ou la parole.(…). En vertu de cette loi, rien, mais vraiment rien, n'arrive à l'homme de bien ou de mal qu'il ne mérite. L'homme ne rencontre le bonheur ni le malheur fortuitement*».[6] Être donc heureux ou malheureux, libre ou embastillé, excellent ou médiocre, dépend de nous mêmes, de ce que nous pensons de nous mêmes, de ce que nous faisons de nous mêmes et de ce que nous voulons pour nous mêmes. Le devenir meilleur libère du joug de l'envie et permet d'être ce que l'on veut être. Il procure le plaisir de vivre par soi-même, d'être à ses propres comptes, de raboter ses excroissances et ses pensées boomerangs.

Être à ses propres comptes, c'est se gouverner soi-même. C'est être personnellement responsable de ses bénéfices et de ses pertes. Ainsi, comme « *une roue qui d'elle-même roule* »[7], l'on marche à ses propres pas pour aller à son propre but. Or, nous dit Nietzsche, « *celui qui marche sur ses voies propres n'y rencontre personne (…). Personne ne vient l'aider dans son entreprise :*

---

[6] Dogbe Yves Emmanuel, *L'incarcéré*, Paris, Akpagnon, 1980, p.75.
[7] Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait zarathoustra* (Also sprach zarathoustra), Trad. Maurice de Gandillac.Paris, Gallimard, 1971, p.84.

dangers, hasards, méchancetés et tempêtes, tout ce qui l'assaille, il doit le surmonter lui-même»[8]. Marcher sur sa propre voie et surmonter toutes les difficultés que l'on y rencontre voie, c'est « *s'approuver soi-même »*[9] pour « *devenir meilleur (---) »*[10]. Et c'est en devenant meilleur que l'on devient souverain. Devenir souverain, c'est se porter et se supporter soi-même, c'est être soi-même par soi-même, c'est refuser d'utiliser l'autre comme un chameau, cet animal du désert qui ne sait que porter et supporter les charges.

Ne pas répondre à cette convocation, c'est sombre dans la théorie de la victimisation et de l'accusation que stimulent la haine, la jalousie, la rancune et surtout la volonté de vengeance. On reconnaît l'autre non pas comme une altérité, mais tout juste pour pouvoir l'accuser de ce qui nous arrive

B – De la culpabilisation de l'autre à la victimisation de soi

Les sentiments de culpabilisations et ceux de victimisations sont circonstanciels. Ils naissent de la constatation de soi, de ce que l'on est réellement. En effet, lorsque l'on constate que l'effort fourni pour combler le vide qui ronge de l'intérieur est insuffisant, au lieu de reconnaître honnêtement que c'est par notre propre faiblesse, que l'on n'arrive pas à éteindre le feu de l'envie qui nous brûle à l'intérieur, on pointe l'autre du doigt. L'on ne voit plus ses propres outrances. On passe un peu trop vite sur ses propres défauts qui constituent notre faiblesse pour accuser les autres d'être la cause de notre chagrin et de tous les maux qui nous affligent. Accablé par le chagrin, on ne voit que les dérives des autres et non les siennes ; on les identifie à ce qu'il y a de pire. et soi-même, à ce qu'il y a de meilleur. Ainsi accablé par le chagrin, affligé par la jalousie et tétanisé par la haine, on « *n'arrive à rien rejeter. Tout*

---

[8]Nietzsche, Friedrich, *Aurore* (Morgenröte), Trad. Julien Hervier, Paris, Folio, 1989, p.14.

[9]Nietzsche, Friedrich *La Généalogie de la morale* (Zur Genealogie der Moral), Trad G. Bianquis, Paris, les intégrales de philo, 1982, p.112.

[10] Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra,* p.349.

blesse. Les hommes et les choses s'approchent de trop près ; tous les événements laissent des traces ; le souvenir est une plaie purulente ».[11]Ce souvenir, comme une plaie qui ne cesse de rappeler ses causes à son porteur, s'adresse également à son porteur ainsi, *« c'est ta faute si personne ne m'aime, c'est ta faute si j'ai raté ma vie, ta faute aussi si tu rates la tienne ; tes malheurs et les miens sont également ta faute ».*[12]Avec ce souvenir, l'on est toujours prêt à fuir la tâche de la responsabilisation pour s'enfermer dans le ressentiment, l'on est toujours prêt à incendier l'autre, en le crucifiant sur la croix de la culpabilité.

Dans cette logique de culpabilisation et d'accusation de l'autre qui est une logique d'imputation des torts, de distribution de responsabilités qui sont siennes, non pas à soi-même mais aux autres, on ne se contente plus « *de dénoncer les crimes et les criminels, (l'on) veut des fautes et des responsables* »[13] pour les brûler.

Or, comme nous le dit Venance Konan, «*lorsque vous pointez un doigt fiévreux sur l'autre pour l'accuser, n'oublier pas que trois de vos propres doigts sont pointés vers vous et vous transpercent le cœur* ».[14] Ces trois doigts qui nous transpercent le cœur sont assez évocateurs. Ils nous invitent non seulement à ne pas rejeter facilement sur les autres les fautes de notre déchéance, mais ils nous invitent aussi à faire notre réquisitoire par nous-mêmes. Ce réquisitoire nous enseignera certainement nos limites et autres défauts qui sont notre honte et font notre honte.

À cette étape du processus d'incubation de l'esprit de ressentiment, la quête d'un bouc émissaire est importante plus que la reconnaissance de notre propre faiblesse. Car, non seulement la culpabilisation de l'autre nous permet de nous libérer de la lourde tâche de la responsabilité de nos fautes et de notre impuissance,

---

[11] Nietzsche, Friedrich, *Ecce Homo*, Trad. A. Vialatte, Paris, Gallimard, 1941, I, 6.
[12] Deleuze, Gilles, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, PUF, 1962, p.136.
[13] Ibidem.
[14] Konan, Venance, *Nègreries*, Abidjan, Frat Mat, 2006, p.131.

mais il nous offre aussi l'occasion d'injecter l'autre avec le venin de la rancune, de la haine et de la vengeance. Cette vive inimitée qui porte à faire du mal à l'autre, nous conduit au désir de vengeance. Cet acte d'hostilité à l'égard de l'autre répond à quel souci, si ce n'est notre incapacité à regarder notre propre laideur. L'on s'en prend à l'autre non pas parce qu'il est réellement coupable, mais tout simplement parce que, non seulement l'on n'est pas capable de faire son mea-culpa, mais parce que l'autre, en aspirant à se distinguer par ses propres efforts, s'attire *« les tortures, puis les coups, puis l'épouvante, puis l'étonnement angoissé, puis l'émerveillement, puis l'envie, puis l'admiration, puis l'exaltation, puis la joie, puis la gaité, puis le rire, puis la dérision, puis la raillerie, puis les huées, puis la distribution des coups, puis la mise à la torture* »[15].

Faire son mea-culpa, c'est passer aux aveux ; c'est s'auto critiquer ; c'est se lire soi-même dans ses profondeurs les plus lointaines, les plus intimes et les plus humiliantes. C'est pour quoi, tous les procès de soi-même contre soi-même sont des épreuves douloureuses. C'est une entreprise d'auto-flagellation. Elle consiste à faire miroiter son moi devant soi-même afin de reconnaître, accepter pour ensuite lutter contre les limites de ses compétences. Le mea-culpa est donc une sorte d'auto biographie honnête et sincère, une biographie courageux qui n'occulte pas artificiellement et par poltronnerie nos échecs honteux. Malheureusement, toutes les volontés n'ont pas le courage nécessaire de se représenter honteusement à elles-mêmes. Toutes celles qui ne sont pas capables d'intenter un procès contre elles-mêmes se rabattent vers l'autre pour l'accabler d'accusations. Pour ce type de volonté spécifiée par la médiocrité, « *tout dommage trouve quelque part son équivalent, qu'il est susceptible d'être compensé fut- ce même par une douleur que subira l'auteur du dommage* ».[16]

---

[15] Nietzsche, Friedrich, *Aurore*, p.92.
[16] Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait zarathoustra*, p.117.

Ainsi, plus l'on éprouve ce dommage, plus le sentiment d'impuissance est grand, et plus l'envie de faire du mal à l'autre devient redoutable. Le ressentiment est donc la revanche des vaincus ; de ceux qui donnent « *à la vengeance un moyen : moyen de renverser le rapport normal des forces actives et réactives* » [17] ; de ceux qui veulent défendre un honneur déshonoré et une dignité bafouée ; de ceux qui veulent venger toutes les humiliations subies. Cette volonté de vengeance n'est en vérité qu'une volonté impuissante qui, au lieu de s'aiguillonner à agir, elle s'énerve pour réagir. Elle est comme un volcan prêt à larguer ses larves ; c'est une volonté qui recherche l'assurance et la consolation ; une volonté désespérée qui veut résoudre le conflit entre la force du désir, de l'envie dont elle souffre, et le sentiment d'impuissance dont elle est le théâtre. Cette volonté, souffrant d'une blessure narcissique, éprouve la douleur de la frustration. Elle est privée de ce pour quoi elle lutte, à savoir la joie et l'envie de vivre.

Alors, le problème que pose l'esprit de ressentiment est en substance celui de l'acceptation de l'autre en tant qu'une altérité. Cet autre qui cultive en nous ce sentiment réactionnaire n'est pas n'importe quel autre. Il n'est pas un autre inférieur et plus faible que nous. Il est un autre plus fort, plus excellent, plus compétent et plus conquérant que nous. Ne pouvant pas agir comme lui, nous réagissons cependant contre lui et en fonction de lui. Nous réagissons à son agir. Cette réaction est une dégoûtante malveillance qui a une capacité dépréciative. Elle ne respecte ni les amis ni les ennemis ni même le malheur ni la cause du malheur. Avec l'esprit du ressentiment, l'on est incapable d'admirer l'admirable, d'apprécier l'appréciable, de respecter le respectable et d'aimer l'aimable.

Le ressentiment est donc la source psychologique de toutes les crises qui endeuillent nos sociétés, et, par ricochet, compromet toutes les volontés d'intégration intra-nationales comme extranationales. Il désharmonise l'harmonie sur laquelle se

[17]Deleuze, Gilles, p.134.

construisent toutes les sociétés au-delà des clivages raciaux, ethniques, culturels, confessionnels et sociaux. L'esprit du ressentiment empêche de penser l'autre indépendamment de ses différences ; d'accepter le visage de l'autre, cette spécificité qui fait de chacun de nous un être humain à part, qui cependant doit pouvoir se dépasser en s'élevant au-delà de soi pour s'ouvrir à l'extérieur, c'est-à-dire à l'autre et l'accepter tel qu'il est. Mais, avec l'esprit du ressentiment dont « *les forces de refoulement sont constituées par un sentiment très vif d'impuissance, d'incapacité, accompagné de dépression très forte et très pénible* »[18], en s'ouvrant à l'autre, on ne l'observe plus verticalement afin de le saisir dans toute sa profondeur comme un autre homme, mais on le regarde horizontalement dans sa plasticité pour ne retenir que ce qui le distingue de soi. On le regard comme une œuvre d'art en dégageant ces différents traits : la couleur de sa peau, sa race, sa religion, sa région, son sexe, son âge, son appartenance politique, sociale, religieuse et ethnique. Ce regard plastique propre à l'homme du ressentiment est un regard stigmatisant, classifiant et refoulant digne des adeptes de la théorie d'extermination du nazisme.

II – Le ressentiment, l'exutoire du malaise social

Nourri par l'envie, la haine et surtout le désir de vengeance, l'esprit du ressentiment conduit à une attitude divisionniste et négationniste. Il cultive l'ethnocentrisme et l'ethnophobie. Avec cet esprit, l'homme du ressentiment s'inscrit dans une logique d'accusation de l'autre, le coupable idéal qui doit disparaître. Cette volonté négationniste, en ghettoïsant les populations, fragilise le tissu social et provoque la déstructuration de nos sociétés.

A-De l'incrimination de l'autre à l'incubation de sa haine

Marc Ferro, dans son œuvre intitulée : *Comprendre notre temps*, pose l'énigmatique et crucial problème insoluble des

[18] Scheler, Max, p.49.

relations avec l'autre à travers ces questionnements: Pourquoi une guerre de cent ans entre la France et l'Angleterre ? Pourquoi des millénaires de persécution entre juifs et chrétiens, et des siècles de haine entre catholiques et protestants ? Pourquoi les Arabes invoquent-ils les croisades dans leurs chocs avec l'Occident ? Pourquoi ces conflits sociaux et politiques à répétition ?[19] À travers cette série de questionnement qui interroge les crises qui décorent sinistrement l'histoire des hommes, Marc Ferro, figure emblématique de l'histoire contemporaine, y voit la part du ressentiment. Pour lui, les causes de toutes ces violences, individuellement ou collectivement vécues, sont d'origine psychologique : C'est le ressentiment. De ce sentiment émanent les émotions qui cultivent la haine de l'autre. Et cette haine compromet tout contact avec l'autre. Elle met en cause la construction de ce que Emmanuel Levinas appelle la communauté du moi-toi et le tiers qui, ensemble, construisent la communauté du NOUS[20].

Dans la communauté du NOUS, on regarde l'autre verticalement, c'est-à-dire dans toutes ses profondeurs. Ce regard permet de savoir que l'on est entièrement responsable de l'accueil de l'autre comme il l'est pour nous. Or, avec l'esprit du ressentiment, le regard que l'on porte vers l'autre et sur l'autre, est un regard plastique, horizontal, haineux et refoulant qui pousse à la ghettoïsation selon les races, les ethnies, les religions, les appartenances politiques et régionales. Avec ce regard, « *chacun voit et se voit avec des yeux qui ne sont jamais neutres*»[21] ; des yeux qui veulent que les autres soient désignés comme méchants, immoraux, mauvais, abjects, asservisseurs, usurpateurs ou voleurs.

Ainsi, avec son regard dichotomique, l'homme du ressentiment aime ce qu'il hait chez les autres. Il « *s'exprime toujours selon un schéma bien arrêté : on affirme, on estime, on*

---

[19] Ferro, Marc, *Comprendre notre temps*, Paris, Odile Jacob, 2007.
[20] Levinas, Emmanuel, *Humanisme de l'autre homme*, Paris, LGF-Livre de poche, 1975.
[21] Bailly, Séry, *Ne pas perdre le nord*, Abidjan, EDUCI, 2005, p.25.

exalte telle chose, non en raison de ses qualités intrinsèques, mais dans le but, toujours inavoué d'en nier, d'en déprécier, d'en ravaler telle autre. On « joue » l'une contre l'autre ».[22] Il ne sait que se plaindre des autres. Il voit tout en noir. Dans sa vaste lamentation, il se plaint de la non reconnaissance de sa bonté, de sa générosité et de tous ses biens faits. Il sélectionne pour lui ce qui le réconforte, et attribue aux autres ce qui lui est nuisible. C'est pourquoi, il est toujours entrain de fourbir contre les autres des procès qui lui permettent de se consoler et de se sentir grandi.

Dans ce procès, il ne se contente pas seulement d'incriminer les autres, il veut aussi des fautifs, les responsables désignés de ses malheurs. Il veut des individus qu'il puisse haïr et contre lesquels il peut satisfaire son désir de vengeance. Lorsque cette haine rancunière et ce désir de vengeance deviennent collectifs, ils prennent la forme d'une colère spontanée qui conduit à des opérations massives de meurtres violents. Cette colère spontanée que les Hutus appellent « *Agashawu, (…) apparaît en réalité comme une rage méthodique, qui obéit à des consignes et poursuit des cibles bien précises* »[23]. C'est cette haine et cette volonté de vengeance, mamelles dont le FRODEBU s'est allaité de ressentiment, qui a certainement fait sombrer le Rwanda dans le génocide. Ce génocide comme toutes les autres volontés de destructions massive de l'homme par l'homme, ont certes une diversité de causes. Elles peuvent avoir des causes politique, historique, sociale, économique, religieuse, géographique comme ethnique. Toutes ces causes peuvent servir de raisons d'explications aux crimes qui endeuillent l'humanité. Mais en plus de ces causes, il y a aussi le ressentiment. L'occulter dans l'exercice d'élucidation de nos crises, c'est comme soigner une plaie gangréneuse sans au préalable la désinfecter. C'est pour quoi, dans notre exercice de compréhension des crises qui annulent tous les efforts d'intégration des tissus sociaux africains, nous faisons

---

[22] Scheler, Max, p.48.
[23] Braeckman, Colette, *Terreur africaine*, Paris, Fayard, 1996, p.164.

artificiellement l'économie de toute autre explication de ces crises pour descendre dans le labyrinthe du psychisme de la collectivité sociale souffrant du ressentiment. À cet effet, le cas rwandais est assez évocateur.

L'« *Agashawu Hutu* » des membres des comités locaux rwandais du FRODEBU répondait à quel objectif, c'est « *de tuer l' « autre », d'éradiquer les Tutsis par famille entière* »[24] dans le but d'assouvir leur soif de vengeance. Si les Hutus se vengent, brûlent vives des familles entières, battent à mort ou décapitent les Tutsis, pilent les bébés et éventrent les femmes Tutsis, en d'autres mots, effacent le tableau afin qu'aucune trace des Tutsis ne soit encore lisible, c'est *« parce que, étant un Tutsi il se sent supérieur à nous (asserte ainsi un Hutu), il se vante d'avoir de la famille en ville, des parents dans l'armée. Parce que, grâce à de telles protections, ses enfants pourront étudier et les nôtres non* ».[25]Tout cela n'est que présomption. Or, nous dit Nietzsche «*le présomptueux est exposé à un triple désagrément : on lui en veut parce qu'il cherche à nous tromper, on lui en veut parce qu'il a voulu se montrer supérieur à nous,- (…). Combien l'on doit donc déconseiller la présomption !* ».[26] Les présomptions que les Hutus ont des Tutsis sont-elles raisons suffisantes pour que des bébés Tutsis soient décapités ? Qu'ont-ils fait, ces innocents bébés pour être ainsi sinistrement jugés ? Leur crime, c'est d'être nés Tutsi. Ils n'ont pas choisi eux-mêmes leur appartenance ethnique au nom de laquelle ils sont traités comme une cellule cancérogène qui gangrène le corpus populaire des Hutus et qui doit nécessairement être amputée. Pour justifier cet attitude, il faut d'abord être infecté par le ressentiment qui, nous dit Nietzsche, stimule « *l'homme à voir dans tout malaise ou revers de fortune quelque chose pour quoi il lui faut faire souffrir quelqu'un d'autre, choisi au hasard, - ce faisant il prend conscience de ce qui lui reste de puissance et cela*

[24] Idem, p.165.
[25] Idem, p.166.
[26] Nietzsche, Friedrich, *Aurore*, pp.94-95.

le console ».[27] Cette folie collective nous invite à nous réinterroger sur l'humanisme de l'homme et ses valeurs de solidarité. Dans le labyrinthe génocidaire rwandais, dans les Kivu, au Darfour, l'homme a perdu confiance en l'homme ; l'homme a peur de l'homme ; et l'homme massacre l'homme pensé non plus comme homme, mais comme une vermine dont l'extirpation est pensée être la cause de la survie de l'homme.

Qu'est-ce qui fait dégénérer les tissus sociaux africains, n'est-ce pas la constatation de la réussite sociale, économique, intellectuelle, politique et militaire d'un groupe ethnie ou d'une région dont se plaignent les autres? Pourtant, la sagesse aurait voulu qu'on commence par s'interroger soi-même en faisant son propre mea-culpa. Ce procès de soi contre soi est certes difficile et douloureux, mais il permet d'identifier non pas le bouc émissaire mais le vrai coupable qui généralement est nous-mêmes. L'auto-examen critique qui est une sorte d'auto-flagellation, est une douloureuse épreuve qui consiste à se dénoncer à soi-même. Cette dénonciation permet de reconnaître, d'accepter pour ensuite lutter contre non pas les autres, mais contre nos propres incompétences.

B - Du mea-culpa à la construction d'une communauté du nous

L'Afrique est malade du ressentiment. Ses tissus sociaux sont condamnés par ce mal à la dégénérescence. Elle n'empruntera un véritable chemin d'intégration si elle ne se guérit pas de cette maladie. Mais comment se guérir du ressentiment ? Pour se guérir de ce mal psychologique qui cultive de par et d'autre la décadence à travers l'Afrique, l'homme Noir doit nécessairement avoir le courage de faire son mea-culpa. Cette convocation de soi devant soi-même dévoile sous nos yeux notre propre nullité pour que l'on puisse la constater, la reconnaître, l'accepter pour ensuite l'assumer. En endossant la responsabilité de notre propre situation, on se dédouane devant soi-même et non plus devant l'autre, le bouc émissaire. Cette épreuve nécessite assez de courage, de franchisse

[27] Nietzsche, Friedrich, *Aurore*, p.29.

et d'honnête. C'est une épreuve difficile qui réveille les douleurs qui sommeillent en nous. C'est pour quoi seuls ceux qui sont forts d'esprit, ceux qui éprouvent avec plaisir les limites de leurs compétences, acceptent d'aller à ce rendez-vous. Pour répondre à ce rendez-vous, il faut d'abord nécessairement être jaloux de soi-même, c'est-à-dire de ses propres réussites. Sachant que « *l'homme ne peut que s'approuver soi-même* »[28], l'homme jaloux de soi remet en cause tous ses succès et défaites afin d'envisager d'autres succès et transformer ses défaites en réussites. Il sait que « *La vie de l'homme est naturellement l'expression des formes de croissance de la puissance* »[29]. Ainsi d'un succès à autre, il s'améliore et gagne en excellence, car pour lui, « *l'homme ne peut que devenir meilleur (…)* ».[30]

En s'observant dans le miroir de la critique, on évite le ressentiment et on rejette la logique de la victimisation et la culpabilisation. On ne compte plus que sur soi-même. Ce que l'on devient, on le devient par sa propre volonté. Ne comptant pas sur l'autre, en cas d'échec, il est déculpabilisé et on assume la responsabilité totale de tous ses échecs. Avec cette volonté de construction de soi par soi, l'on devient responsable de soi-même. Tout ce qui nous arrive en bon comme en mal, nous en sommes responsables. Dès lors, personne ne doit et ne peut être le comptable de nos erreurs et de nos échecs.

Alors, pour qu'on puisse construire un ordre interhumain africain, une communauté du NOUS composée du moi, d'autrui et du tiers (qui est cette autre personne à qui on inflige des souffrances sans pouvoir lui demander pardon), on doit cesser les discours accusatifs, des mensonges de soi à soi, une poltronnerie honteuse qui consiste à fuir ce qui est notre honte et fait notre honte pour l'attribuer à l'autre tout en oubliant que« *lorsque (on pointe)*

---

[28] Nietzsche, Friedrich, *La Généalogie de la morale*, p.112.
[29] Nietzsche, Friedrich, *la volonté de puissance* (Der Wille Zur Marcht), traduction de G. Bianquis, Paris, Gallimard, 1947, p.9.
[30] Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait zarathoustra*, p.349.

un doigt fiévreux sur l'autre pour l'accuser, (on ne doit pas oublier) que trois de (nos) propres doigts sont pointés vers (nous) et (nous) transpercent le cœur ».[31]Ces trois doigts sont des convocations qui nous convoquent devant nous- mêmes.

Si la Côte d'Ivoire, pays d'accueil et d'hospitalité pour tous ceux qui sont venus d'ailleurs pour l'aider à se construire, est aujourd'hui devenue un théâtre infernal, une terre où les tissus sociaux se sont fragmentés, cette fragmentation qui a remis en cause l'harmonie et l'unité nationale, c'est parce que, au lieu de faire notre propre mea-culpa, on s'est contenté d'accuser l'autre, celui qui est venu de loin ou d'ailleurs : l'étranger. Par ressentiment, on a désintégré les différentes régions, les différents groupes ethniques (allogènes et autochtones) qui hier, faisaient l'unité et la force de la nation ivoirienne, avaient construit une communauté du NOUS. En éparpillant ce qui était uni, on a fragilisé la nation ivoirienne. Les populations sont ghettoïsées selon les ethnies, les régions, les nationalités, et les appartenances politiques et religieuses. On a mis « *d'un côté les étrangers, et de l'autre, nous. Nous c'est nous, et les étranger sont les étrangers (---) Étrangers ils sont, étrangers ils resteront* »[32]et cela parce que pour nous, le « *morceau de bois aura beau séjourné dans l'eau, il ne deviendra jamais un Caïman* ».[33]N'a-t-on pas besoin de ces étrangers de l'étranger et de ces étrangers non étrangers, c'est-à-dire ceux qui viennent de « *togobala* »[34], sur le chantier de construction de la nation ivoirienne ?

Si l'intégration interétatique africaine est encore aujourd'hui à la croisée des chemins, c'est parce que, de l'intérieur, nos États souffrent des sentiments de désintégration fragmentaire. Alors, pour qu'il ait une véritable intégration sous régionale, facteur impératif de bon développement et de bonne gouvernance, on doit

---

[31] Konan, Venance, *Nègrerie*, p.131.
[32] Idem, p.255.
[33] Ibidem.
[34]Kourouma Amadou in Bailly, Sery, *Ne pas perdre le Nord*, Abidjan, EDUCI, 2005, p. 31.

d'abord tisser de solides tissus sociaux nationaux en faisant nouer les unes aux autres les différentes populations nationales comme non nationales. Mais ce tissage ou ce métissage ne deviendra une réalité effective que si on se libère du ressentiment. Cette libération permettra aux populations antagonistes de se réconcilier les unes avec les autres. Ainsi, elles se regarderont non plus horizontalement mais verticalement. Avec le regard vertical, on ne subodorera plus les autres de vouloir « *entrer dans la nation (ivoirienne) par effraction »*[35] et d' *« intégrer l'économie nationale et s'intégrer par l'économie, (…)* ».[36]On les acceptera dans la fraternité, on les saluera, on les invoquera et on se sentira comme responsable de leur accueil. On ne les pensera plus seulement dans la perspective de ce qu'ils sont pour nous, mais aussi dans la perspective de ce qu'on est pour eux. Avec ce regard vertical, on ne les considérera plus comme des envahisseurs, des voleurs de richesses ou d'identité nationale. On ne se plaindra plus du fait que « *chez nous est devenu chez eux aussi* ».[37] On ne traquera plus « *tous ces voleurs de nationalité et de pouvoir, chaque jour que Dieu fait, sous nos ponts, à tous les carrefours, à l'entrée et à la sortie de toutes nos villes, de jour comme de nuit, nos braves et patriotes policiers et gendarmes contrôlent les identités de tout le monde pour savoir qui est étranger et qui est nous* ».[38] Les Nordistes, les enfants du « *vieux Diaby* »,[39] ceux qui viennent de « *togobala* »[40] ne redouteront plus « *les sudistes (les enfants de Sery) qui ne veulent plus qu'ils s'enrichissent sur leur dos ».*[41] Ainsi ensemble, les enfants de vieux Diaby et ceux de « *Bailly* », de « *Kanon* », de « *Sery* »[42] répondront à cette *« question simple et*

[35] Idem, p.35.
[36] Idem, p.102.
[37] Konan, Venance, *Nègrerie*, p.256.
[38] Idem. P.225.
[39] Bailly, Sery, p.34.
[40] Idem, p.31.
[41]Ibidem.
[42] Idem, p.63.

saine (…) : comment s'enrichir ensemble ?»[43], comment vivre ensemble, comment construire ensemble la Côte d'Ivoire et, par ricochet, l'Afrique?

Conclusion

Si le processus d'intégration panafricaine ou sous-régionale a connu des avancées très remarquables, ce progrès ne doit cependant pas nous faire oublier que, malgré la volonté de construction panafricaine ou sous-régionale, le continent africain est encore à la croisée des chemins. Cette involution sur le chemin de l'intégration a une diversité de causes dont le ressentiment. Il est l'une des principales causes des crises sociopolitiques qui endeuillent l'Afrique et annule toutes les initiatives d'intégration par la fragilisation des tissus sociaux. Fécondé par l'envie, la haine, la jalousie, la rancune et surtout le désir de vengeance, ressentiment pose le crucial et énigmatique problème de l'acceptation de l'autre dans la différence. Dans son extériorisation à l'autre, c'est-à-dire ce mouvement intérieur de sortir de soi pour s'ouvrir aux réalités extérieures qui les entourent et exigent d'elles plus de responsabilité, les populations africaines sont restées prisonnières du ressentiment. C'est pour quoi, elles souffrent de jalousie rancunière et vindicative qui cultivent inéluctablement en elles la volonté négative et destructrice. Avec un regard non pas vertical, (regard qui, en saisissant l'autre, sait qu'il est responsable de l'autre comme l'autre l'est pour lui), les populations africaines ne saisissent l'autre qu'avec un regard plastique et horizontal, un regard qui ne voit que ce qui les différentie de l'autre, un regard haineux et expulsif. C'est pourquoi, à l'intérieur de nos États comme à l'échelle interétatique, des groupes sociaux, mutuellement se déprécient. Ils se rejettent. Ils s'affublent de noms dépréciatifs. Est-ce parce que l'autre n'est pas comme moi que je dois lui infliger ce sort ? On rejette l'autre, et on le rejette d'autant plus qu'il est différent de nous par la couleur de sa peau ou qu'il sent

[43]Idem, p.31.

mauvais, qu'il s'habille différemment de nous, qu'il ne vient pas de la même région que nous ou parce qu'on n'a pas la même religion ou qu'on a des cultures différentes ou qu'on ne parle pas de la même manière. Cette attitude qui consiste à stigmatiser l'autre en réduisant son identité à ces signes visuels, est le mal dont souffrent toutes les volontés d'intégration africaine. Elle provoque la déconnexion sociétale. Alors, on ne pourra construire une zone d'intégration tant qu'on ne fera pas l'effort de percevoir aussi chez l'autre, tous les points communs qui peuvent nous permettre de nous unir et d'accepter mutuellement nos différences.

BIBLIOGRAPHIE

Bailly, Séry, *Ne pas perdre le Nord*, Abidjan, EDUCI, 2005.
Braeckman, Colette, *Terreur africaine*, Paris, Fayard, 1996.
Deleuze, Gilles, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, PUF, 1962.
Dogbe, Yves Emmanuel, *L'incarcéré*, Paris, Akpagnon, 1980.
Enda, Diapol, *Les dynamiques transfrontalières en Afrique de l'Ouest*, Dakar, ENDA diapol, 2007.
Ferro, Marc, *Comprendre notre temps*, Paris, Odile Jacob, 2007.
Konan, Venance, *Nègreries*, Abidjan, Frat Mat, 2006.
-*Les Prisonniers de la haine*, Abidjan, NEI, 2003.

Levinas, Emmanuel, *Humanisme de l'autre homme*, Paris, LGF-Livre de poche, 1975.
Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra* (Also sprach zarathoustra), Trad. Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, 1971.

-*Aurore* (Morgenröte), Trad. Julien Hervier, Paris, Folio, 1989.

- *Ecce Homo*, Trad. A. Vialatte, Paris, Gallimard, 1941, I, 6.

- *La Généalogie de la morale* (Zur Genealogie der Moral), Trad G. Bianquis, Paris, les intégrales de philo, 1982.

- *la volonté de puissance* (Der Wille Zur Marcht),Trad. G. Bianquis, Paris, Gallimard, 1947.
Scheler, Max, *l'homme du ressentiment* (Vom Ressentiment im Aufbau der Moralen), Paris Gallimard, 1970.